

AVANT-PROPOS ¹ À LA TRADUCTION RUSSE ² DE L'OUVRAGE *AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR* ³

LEV VYGOTSKI ET ALEXANDRE LURIA

Freud fait assurément partie des esprits les plus audacieux de notre siècle. Cette vertu a toujours été considérée comme une qualité appartenant plus à un homme d'action qu'à un savant ou à un penseur. Pour agir, il faut de l'audace, mais on s'aperçoit qu'il en faut encore infiniment plus pour penser. En science, on rencontre à

-
1. Il existe une traduction anglaise de ce texte, « Introduction to the Russian Translation of Freud's *Beyond the Pleasure Principle* », in *The Vygotski Reader*, René Van de Veer et Jaan Valsiner (dir.), Oxford, 1994, p. 9-18.
 2. *Au-delà du principe de plaisir* paraît en allemand en 1920 et en russe en 1925 aux éditions d'État dirigées par Otto Schmidt, probablement le mari de Véra Schmidt, la directrice du Home d'enfants. Les ouvrages psychanalytiques, en particulier les écrits de Freud traduits par le Dr Wulff, sont des succès d'édition et rapportent de « beaux profits aux éditions d'État » (Jean Marti, « La psychanalyse en Russie », *Critique*, 346, mars 1976, p. 214). *Le Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis donne 1951 pour date de la traduction française, parue chez Payot, du texte freudien.
 3. Préface figurant après l'avant-propos du rédacteur M.G. Jaroševskij in Z. Frejd, *Psixologija bessoznatel'nogo*, Moskva, Prosveščenie, 1989, p. 29-36 en introduction à ce recueil qui présente sept textes du père de la psychanalyse, dont la traduction de *Au-delà du principe de plaisir*. Cet ouvrage paraît la même année que celui de Aaron Bélkine, *Izbrannoe*, et bénéficie d'un tirage de 300 000 exemplaires. Le but avoué dans la préface est d'en finir avec la censure dont l'enseignement de Freud était l'objet en le présentant au lecteur soviétique « dans le texte » tout en guidant sa lecture : en effet, il faut là encore séparer le bon grain de l'ivraie, rejeter « les conceptions mythologiques spéculatives de Freud » pour étudier les aspects stimulants de sa pensée. La date de parution de la première édition russe n'est pas mentionnée, non plus que le nom du traducteur, certainement le Docteur Wulff. L'ouvrage est dépourvu de commentaires de l'éditeur, mais inclut un court « Index des termes psychanalytiques ».

chaque pas tant d'esprits portés aux compromis, tant de pensées timides et d'hypothèses manquant de témérité qu'on ne peut s'empêcher de penser que la prudence et l'esprit moutonnier sont quasiment les attributs obligés de la connaissance académique officielle.

Sigmund Freud est apparu d'emblée comme révolutionnaire. L'opposition manifestée contre la psychanalyse dans les milieux scientifiques officiels témoigne clairement qu'elle transgressait avec insolence les traditions séculaires de la morale et de la science bourgeoises et qu'elle avait franchi les frontières du permis. Cette nouvelle pensée scientifique et ses fondateurs ont dû survivre à des années de mise à l'écart. La nouvelle science provoqua dans de larges cercles de la société une animosité des plus actives et une opposition ouverte. Freud dit lui-même qu'il « appartient à cette sorte de gens qui, selon l'expression de Hebbel, ont troublé la paix du monde. » C'était tout à fait le cas.

Le bruit fait autour de la nouvelle science s'est peu à peu calmé. De nos jours, aucun nouvel ouvrage de psychanalyse ne rencontre un accueil aussi hostile. Si la reconnaissance mondiale n'est pas totale, elle a en partie remplacé la persécution des origines et le nouvel enseignement est entouré d'une atmosphère de vif intérêt, il suscite une attention soutenue et une grande curiosité que ne peuvent lui dénier même ses ennemis les plus farouches. La psychanalyse a cessé depuis longtemps d'être seulement une méthode de psychothérapie parmi d'autres, elle s'est hissée au rang des problèmes de premier plan en psychologie générale et en biologie, en histoire de la culture et dans toutes les sciences appelées « sciences de l'esprit ».

En particulier chez nous, en Russie, le freudisme jouit d'une attention exceptionnelle non seulement dans les milieux scientifiques, mais aussi parmi un large public. Ces derniers temps, tous les travaux de Freud ont été traduits en russe et publiés. Sous nos yeux, en Russie, un courant nouveau et original commence à se développer en psychanalyse, courant qui tente de réaliser une synthèse du freudisme et du marxisme en s'aidant de la théorie des réflexes conditionnés. Il cherche à développer un système de « freudisme réflexologique » dans l'esprit du matérialisme dialectique. Cette traduction de Freud en langue de Pavlov, cette tentative pour déchiffrer de façon objective l'obscur « psychologie des profondeurs » constitue une preuve éclatante de la grande vitalité de cette théorie et de ses possibilités scientifiques inépuisables. Cette reconnaissance n'a pas marqué pour Freud la fin de l'époque héroïque, bien au contraire, il lui a fallu un courage et un héroïsme encore plus grands qu'avant. Auparavant, il était livré à lui-même dans sa

splendid isolation et se débrouillait « comme Robinson sur son île déserte ». Par la suite, sont apparus de nouveaux et graves dangers : déformation de la base même de la nouvelle science, adaptation de la vérité scientifique aux goûts et exigences de la conception du monde bourgeoise. Pour être bref, auparavant le danger venait des ennemis, ensuite, il est venu des amis. Et de fait, un certain nombre de ses chefs les plus en vue, se sentant mal à l'aise dans « l'enfer de la psychanalyse », s'en sont éloignés.

Cette lutte interne nécessita beaucoup plus d'énergie que le combat contre les ennemis. La particularité fondamentale de Freud est d'avoir l'audace d'aller jusqu'au bout de chaque pensée, de mener chaque thèse jusqu'à ses ultimes conséquences. Dans cette entreprise difficile et redoutable, il n'a pas toujours trouvé ses compagnons à ses côtés, beaucoup l'ont quitté dès les premiers pas et se sont détournés de lui. Ce maximalisme de la pensée est la cause de l'isolement dans lequel Freud est resté, même à l'apogée de l'intérêt pour la psychanalyse.

Le livre *Au-delà du principe de plaisir* (1920) proposé à l'attention du lecteur dans la présente traduction fait justement partie de ces travaux isolés de Freud. Même les psychanalystes orthodoxes trouvent parfois possible de passer ce travail sous silence, cependant que dans le cercle des lecteurs moins avertis, on se heurte automatiquement, à l'étranger aussi bien qu'en Russie, à un réel préjugé qu'il faut absolument élucider et dissiper⁴.

Ce livre arrive à des conclusions véritablement stupéfiantes et inattendues qui sont, à première vue, en contradiction fondamentale avec tout ce que nous avons l'habitude de considérer comme vérité scientifique inébranlable. Mieux encore : il contredit les positions fondamentales qui étaient, à l'époque, celles de Freud lui-même. Non seulement Freud lance ici un défi à l'opinion publique, mais il remet en cause le postulat qui était à la base de toutes ses explications psychanalytiques. Dans ce livre, l'audace de la pensée atteint son apogée⁵.

-
4. Jean Marti (art. cit., p. 232) écrit qu'au sein même de l'Association psychanalytique russe, un débat sur la métapsychologie se déroule entre 1925 et 1927. Dès 1924, Wulff tente de « prévenir les effets idéologiques » de l'ouvrage de Freud et en propose une grille de lecture insistant sur la théorie énergétique des pulsions non seulement humaines, mais aussi « de la substance vivante », d'où son importance pour la biologie. D'autres exposés et textes suivront (cf. Jean Marti pour plus de détails).
 5. On sait que cette « audace de la pensée » a été stimulée par « La pulsion de destruction comme cause de la naissance » de Sabina Spilrein. Ce travail rédigé en allemand fut présenté devant la Société psychanalytique de Vienne le 29 novembre 1911 et publié l'année suivante (« Die Destruktion als Ursache des Werdens »,

Nous sommes habitués à considérer comme principes explicatifs fondamentaux de toutes les sciences biologiques le principe d'auto-conservation de l'organisme vivant ainsi que le principe de son adaptation aux conditions du milieu dans lequel il doit vivre. L'aspiration à conserver sa propre vie et celle de son espèce ainsi que la tendance à une adaptation au milieu aussi complète et indolore que possible sont les principales forces motrices de tout le développement organique. En accord total avec ces prémisses de la biologie traditionnelle, Freud avança en son temps l'idée de deux principes de l'activité psychologique. Il nomma « principe de plaisir » la tendance supérieure à laquelle obéissent les processus psychiques. Toutefois, l'aspiration au plaisir et la répulsion pour le déplaisir ne régulent pas seuls et sans partage la vie psychique. La nécessité de s'adapter exige une prise de conscience précise du monde extérieur. C'est là que Freud introduit un nouveau principe de l'activité spirituelle, le principe de réalité, qui dicte de temps à autre le refus du plaisir au nom d'une satisfaction « plus sûre bien que différée ». Tout cela est tout à fait élémentaire et appartient, semble-t-il, au nombre des vérités irréfutables et évidentes.

Toutefois, les faits mis en évidence par les recherches psychanalytiques incitent la pensée à sortir des limites étroites de cette vérité évidente. Ce livre est justement le résultat d'une tentative pour se frayer un passage à travers cette vérité et aboutir au-delà du principe de plaisir. Pour Freud, le principe originel – aussi paradoxal que cela puisse paraître – est la pulsion de mort qui est le principe général, fondamental, primordial de la vie organique. Il convient de distinguer deux sortes de pulsions. La première, plus accessible à l'observation, a été étudiée depuis longtemps : il s'agit de l'Éros au sens large, la pulsion sexuelle qui ne comprend pas seu-

Jahrbuch 4, 1912, p. 465-503). À l'automne 1923, S. Spilrein revient en Russie et entre dans l'Association psychanalytique russe nouvellement créée et dont le siège est à Moscou. Elle y lit des exposés sur la psychologie de la pensée subliminale et dirige un séminaire sur l'analyse des enfants. Le secrétaire est Aleksandr Luria qui rejoint l'Association avec son groupe de Kazan. En 1924, Lev Vygotskij, originaire de Gomel', obtient un poste d'enseignement à l'Institut de Psychologie de Moscou à la suite de son intervention remarquée au deuxième congrès de psychoneurologie soviétique à Leningrad. C'est à ce congrès que se produit la rencontre entre les deux signataires de la « préface », début d'une collaboration et d'une amitié interrompues par la mort de Vygotskij dix ans plus tard. On peut penser avec Alexandre Etkind (*Sodom i Psixexja*, Moskva, 1996, p. 225) que les deux jeunes psychologues ont voulu défendre l'ouvrage de Freud où le « maître de Vienne » rendait hommage à celle qui l'« avait précédé dans la plus grande partie des réflexions [exposées ici] » et qui était leur aînée, à l'autorité scientifique reconnue et auréolée du prestige d'avoir travaillé avec Jung et Freud.

lement les relations sexuelles dans toute leur diversité mais aussi tout l'instinct de conservation. C'est la pulsion de vie. Une autre catégorie de pulsions, dont l'exemple typique est le sadisme, peut être désignée comme pulsion de mort. Le but de cette pulsion est, comme le dit Freud dans un autre livre, « le retour de tous les organismes vivants en l'état de non-vie », c'est-à-dire que son but est de « rétablir un état perturbé par l'apparition de la vie », de ramener la vie à l'existence de la matière inorganique. De plus, toutes les tendances positives visant à conserver la vie, comme l'instinct de conservation et d'autres, sont considérées comme des pulsions partielles dont le but est d'assurer à l'organisme son propre chemin vers la mort en écartant toutes les possibilités accessoires de son retour à l'état inorganique. Toute la vie apparaît ainsi comme aspiration au rétablissement de l'équilibre énergétique vital perturbé, comme détour (*Umweg*) vers la mort, comme lutte incessante et compromis entre deux pulsions irréconciliables et opposées.

Cette élaboration soulève contre elle une opposition naturelle pour deux raisons. Tout d'abord, Freud lui-même relève une différence entre ce travail et ses autres élaborations. Il s'agissait alors de traductions, pures et précises, d'observations de faits réels en langage théorique. Ici, l'observation cède très souvent la place à la réflexion ; le raisonnement spéculatif remplace un matériel constitué de faits insuffisants. C'est pourquoi on peut facilement penser qu'on a affaire ici, non pas à des constructions scientifiquement incontestables, mais à des spéculations métaphysiques. Il est donc facile de mettre un signe d'égalité entre ce que Freud lui-même appelle le point de vue métapsychologique et le point de vue métaphysique.

La deuxième objection s'impose d'elle-même à toute personne fondamentalement opposée au contenu même de ces idées. On peut se demander si ces dernières ne sont pas pénétrées d'un pessimisme psychologique sans espoir, si l'auteur ne tente pas, sous couvert d'un principe biologique, de développer en contrebande une philosophie décadente du Nirvana et de la mort. Déclarer que le but de toute vie est la mort, n'est-ce pas placer de la dynamite sous les fondements mêmes de la biologie scientifique qui est science de la vie ?

Ces deux objections obligent à aborder le présent travail avec une extrême prudence et amènent même certains à penser qu'il n'a pas sa place dans le système de la psychanalyse scientifique et qu'il faut s'en passer pour élaborer un freudisme réflexologique. Cependant, un lecteur attentif reconnaîtra aisément que ces deux

objections sont injustes et ne résistent pas à l'examen d'une pensée critique.

Freud lui-même attire l'attention sur l'infinie complexité et le caractère obscur des questions examinées. Il nomme son terrain de recherche une équation à deux inconnues ou à deux obscurités où n'a pas pénétré le moindre rayon d'une hypothèse. Son approche scientifique exclut totalement toute accusation de métaphysique concernant son élaboration. C'est une spéculation, c'est tout à fait vrai, mais une spéculation scientifique. C'est une métapsychologie, non une métaphysique. Un pas a été ici franchi au-delà de la frontière de la connaissance expérimentale, non vers ce qui échappe à l'expérience et le suprasensible, mais vers ce qui n'a pas encore été étudié et exploré. Il s'agit tout le temps, non de l'inconnaisable, mais seulement de l'inconnu. Freud dit lui-même n'aspirer qu'à des résultats raisonnables. Il aurait volontiers remplacé la langue imagée de la psychologie par des termes physiologiques et chimiques, si cela n'avait signifié le refus de toute description des phénomènes étudiés. La biologie est le règne d'infinies possibilités et l'auteur lui-même est prêt à admettre que ses élaborations sont sujettes à réfutation.

Cela signifie-t-il que le manque de convictions de l'auteur envers ses propres élaborations les prive de toute importance et de toute valeur scientifique ? En aucun cas. L'auteur dit lui-même qu'il n'est pas plus convaincu de la vérité de ses hypothèses qu'il ne veut persuader les autres d'y croire. Il ne sait pas lui-même jusqu'à quel point il y croit. Il lui semble qu'il convient ici d'exclure totalement « le moment affectif de la persuasion » : voilà l'essentiel. Cela démontre la nature véritable et la valeur scientifique des pensées exprimées ici. La science n'est absolument pas constituée uniquement de décisions toutes prêtes, de réponses déjà trouvées, de thèses véridiques, de lois et de connaissances incontestables. Elle inclut aussi, dans la même mesure, les recherches de la vérité, les processus d'une découverte, les suppositions, l'expérience et le risque. C'est justement ce refus de la croyance aveugle qui distingue la pensée scientifique de la pensée religieuse. « On peut se laisser porter par n'importe quel courant de pensée, dit Freud, et le suivre jusqu'à son point final par pure curiosité scientifique. » Freud dit lui-même que « la psychanalyse a consciencieusement évité de devenir un système ». Et si, sur cette voie, nous attendent des pensées qui nous donnent le vertige, il nous faut seulement avoir le courage, pendant cette réflexion, de les suivre sans crainte comme sur les sentiers des Alpes, quand, à tout moment, on risque de tomber

dans un précipice. Ces voies alpines de la philosophie et de la science sont accessibles « Nur für Schwindelfrei », « seulement à ceux qui ne craignent pas le vertige », selon la belle expression de Léon Chestov ⁶.

Avec une telle position, quand l'auteur lui-même est prêt à tout instant à s'écarter de son chemin et à être le premier à douter de la vérité de ses idées, il ne peut être question, cela va de soi, d'une philosophie de la mort qui imprégnerait ce livre. Il n'y a aucune philosophie dans ce livre ; il résulte tout entier d'un savoir scientifique et d'une aspiration à un tel savoir, mais il réalise un saut de géant, vertigineux, partant du point ultime des faits solidement établis par la science pour une région non explorée au-delà de l'évidence. Mais il ne faut pas oublier que la psychanalyse, en général, se doit de pénétrer au-delà du visible et en un certain sens, la connaissance scientifique ne consiste pas à constater l'évidence mais à découvrir, derrière cette évidence, des faits plus effectifs et plus réels que l'évidence elle-même : les découvertes de Galilée nous mènent au-delà de l'évidence exactement comme les découvertes de la psychanalyse.

Si un certain malentendu reste possible, c'est uniquement parce que les termes employés par l'auteur restent ambigus lorsqu'ils sont appliqués à des notions biologiques ou chimiques. À première vue, l'instinct ou pulsion de mort, attribué à toute la matière organique, peut en effet apparaître comme un rejeton de la philosophie pessimiste. Mais ceci est dû au fait que, jusqu'à présent, la psychologie avait l'habitude d'emprunter à la biologie ses notions fondamentales, ses principes explicatifs et ses hypothèses, appliquant au monde psychique ce qui avait été établi sur un matériel plus simple, organique. Or maintenant, pour la première fois, c'est la biologie qui est débitrice de la psychologie et la pensée scientifique suit un cours inverse, partant de l'analyse du psychisme humain pour aboutir aux lois universelles de la vie organique. C'est la biologie qui emprunte ici à la psychologie. Est-il nécessaire, après cela, d'ajouter que des termes tels qu'instinct, pulsion, etc., *perdent ici leur caractère premier de forces psychiques pour désigner seulement les tendances générales d'une cellule organique, indépendamment d'une quelconque appréciation philosophique de la vie et de la*

6. Un an après la mort de Lénine et le début de la lutte pour le pouvoir, il était encore possible de citer avec admiration une phrase de Léon Chestov (1866-1938), philosophe religieux qui avait quitté la Russie en 1920 et vécu ensuite en France jusqu'à sa mort.

mort au plan de la raison humaine. Pour Freud, ces pulsions se réduisent entièrement à des processus chimiques et biologiques internes à la cellule, et il s'en sert uniquement pour désigner la direction que prend l'équilibre de l'énergie.

La valeur et les qualités de toute hypothèse scientifique se mesurent à son efficacité pratique, à l'aune des progrès qu'elle autorise en tant que principe explicatif de travail. En ce sens, le meilleur témoignage de la valeur scientifique de cette hypothèse d'un *Todestrieb* originel est le développement ultérieur des mêmes pensées dans l'ouvrage de Freud, *Das Ich und das Es (Le moi et le soi)*, où ce qu'enseigne la psychologie sur la structure complexe de la personnalité, l'ambivalence, l'instinct de destruction, etc., est directement mis en relation avec les pensées développées dans le présent ouvrage.

Mais l'hypothèse de Freud est encore plus prometteuse pour ses retombées en biologie générale, car elle rompt totalement avec toute téléologie dans les domaines du psychisme et de la biologie. Toute pulsion est légalement déterminée par l'état précédent qu'elle cherche à rétablir. Toute pulsion est donc conservatrice, car elle tire vers l'arrière, et non vers l'avant. Un pont (hypothétique) est ainsi jeté entre la théorie de l'origine et du développement de la vie organique et les sciences de la matière inorganique. C'est dans cette hypothèse que l'organique est, pour la première fois, étroitement intégré au contexte général du monde.

Freud est prêt à admettre que « les deux sortes de pulsions, mêlées en proportions inégales, agissent dans chaque parcelle de matière vivante, dans chaque cellule. Et seule l'organisation des organismes unicellulaires en êtres vivants polycellulaires donne la possibilité de « neutraliser la pulsion de mort d'une cellule isolée et [...] de détourner les pulsions de destruction vers le monde extérieur. » Cette pensée ouvre d'immenses perspectives pour l'étude de la substance sociale de ces pulsions de mort. L'organisme social « polycellulaire » crée des possibilités grandioses et innombrables pour neutraliser ces pulsions de mort et les sublimer, c'est-à-dire les transformer en impulsions créatrices chez l'homme social.

Toutes les raisons exprimées ici nous laissent supposer que le nouvel ouvrage de Freud trouvera, aussi bien dans de larges cercles scientifiques qu'auprès d'un large public, toute l'attention et l'intérêt qu'il mérite grâce à une audace et une originalité de pensée hors du commun. Cet intérêt ne dépend aucunement de la confirmation et de la vérification factuelle que les recherches ultérieures et l'examen critique pourront apporter aux thèses exposées dans cet

ouvrage. Quand bien même ce livre ne parviendrait pas à dresser une carte géographique précise de cette contrée nouvelle et à la coloniser, la découverte d'une nouvelle Amérique – le pays au-delà du principe de plaisir – suffit à faire de Freud un nouveau Christophe Colomb. La recherche de la vérité est, en fin de compte, beaucoup plus excitante, instructive et féconde qu'une vérité toute prête, déjà trouvée.

*
* *

Avant que ne paraisse sa traduction russe, les questions qu'aborde ce livre avaient déjà fait l'objet de discussions animées dans les cercles scientifiques russes.

On disait que Freud avait renoncé à ses positions initiales et s'était engagé sur une voie très éloignée du matérialisme contemporain.

Il nous semble qu'un examen plus approfondi de l'ouvrage prouvera l'inanité de ces soupçons. Dans *Jenseits des Lustprinzips*, Freud ne fait qu'approfondir et élargir les idées qui sont depuis longtemps à la base de la psychanalyse, mais il nous y introduit dans le laboratoire de sa pensée. De fait, dans ce livre, tout découle logiquement d'idées que Freud avait exprimées auparavant et cependant, les pages de cet ouvrage rendent un son neuf, par moments étrange et original.

L'auteur n'insiste pas sur l'absolue justesse de ses élaborations, car il n'en est pas encore convaincu lui-même et, en leur donnant toute liberté, il ne veut que tirer de vastes applications biologiques des faits de la vie psychiques qu'il avait tout d'abord étudiés. À quoi donc ces théories nous mènent-elles ? Quelles tendances méthodologiques générales recouvrent ces élaborations qui nous sont par moments incompréhensibles ?

C'est l'aspiration à construire une biologie générale de la vie psychique qui est à la base de toutes les constructions de cet ouvrage. Les principes psychiques qui, selon la psychanalyse, règlent toute la conduite humaine – par exemple, le « principe de plaisir » – ne satisfont pas entièrement Freud : il cherche une loi biologique plus profonde, plus générale, et la trouve dans le principe général de conservation de l'énergie que nous remarquons dans le monde inorganique. Stabilité et retour à l'inorganique, voilà les tendances principales de la biologie à l'état pur dont nous trouvons des échos dans les profondeurs du psychisme humain (« compul-

sion de répétition d'états antérieurs »). Ces étranges processus de la vie psychique ne sont pas cependant des qualités spécifiques de « l'esprit », ils nous parlent seulement de l'existence de lois plus générales qui concernent non seulement l'activité psychique, mais aussi des processus biologiques plus fondamentaux. Le psychisme est ici intégré dans le domaine des phénomènes biologiques car on y décèle une tendance identique à celle qui régit le règne inorganique. Le concept qui nous paraît si étrange de « pulsion de mort » (*Todestrieb*) doit être compris comme la simple constatation d'un écho de lois plus profondes, biologiques, comme une tentative d'élargir le concept purement psychologique de pulsion pour en dévoiler l'aspect profondément biologique.

D'une approche purement psychologique des principes de la vie psychique et des pulsions à une approche biologique, voilà le cheminement de ce livre qui approfondit les précédentes thèses de Freud.

Cependant, si la tendance biologique, conservatrice, qui vise à sauvegarder l'équilibre inorganique subsiste dans les couches profondes de la vie psychique, comment expliquer que l'humanité ait pu évoluer des formes inférieures aux formes supérieures ? Où chercher la racine du développement puissant du processus historique ? La réponse de Freud est intéressante au plus haut point et profondément matérialiste : si les tendances conservatrices de l'ancienne biologie, auxquelles nous identifions en fin de compte même l'éros, subsistent encore dans les profondeurs du psychisme humain, les seules forces capables de nous faire sortir de cet état de conservatisme biologique, de nous obliger à progresser, à agir, ce sont les forces extérieures ; nous dirons, les conditions extérieures de l'environnement matériel où vit l'individu. Ce sont elles, précisément, qui sont à l'origine du progrès, elles qui forment la véritable personnalité en l'obligeant à s'adapter à l'environnement et à élaborer de nouvelles formes de vie psychiques, enfin, ce sont elles encore qui refoulent dans les profondeurs et transforment les restes de la biologie conservatrice. En ce sens, la psychologie de Freud est, par son orientation, totalement sociologique, et c'est aux autres psychologues matérialistes, qui se trouvent dans de meilleures conditions que Freud, qu'il appartient de découvrir et de développer jusqu'au bout les bases matérialistes de son enseignement.

Ainsi, pour Freud, l'histoire du psychisme humain se compose de deux tendances : la première, biologique, est conservatrice, l'autre, sociologique, est progressiste. Ce sont elles qui forment toute la dialectique de l'organisme et qui conditionnent le dévelop-

pement « en spirale » de l'être humain. Ce livre est un pas en avant, et non en arrière, sur la voie de l'élaboration d'un système moniste total, et tout dialecticien qui aura pris connaissance de ce livre saisira les immenses possibilités qui en découlent pour une compréhension moniste du monde ⁷.

Il n'est pas du tout nécessaire d'adhérer aux multiples affirmations de Freud ni de partager toutes ses hypothèses, l'important, c'est de percevoir l'orientation générale qui se cache derrière ces constructions partielles (qui sont peut-être de valeur inégale) et de savoir l'utiliser afin de donner une explication matérialiste du monde.

Une chose est incontestablement acquise : le psychisme a ici définitivement perdu sa spécificité mystique, on y a découvert les mêmes lois biologiques qui règnent dans l'univers entier, il ne trône plus en tant que représentant d'une quelconque réalité « supérieure » : « nous pourrions réparer beaucoup de nos erreurs quand nous aurons remplacé les termes psychologiques par des termes physiologiques et chimiques ».

La science bourgeoise met le matérialisme au monde ; cet accouchement peut être long et difficile, mais nous devons trouver l'endroit où, dans ses profondeurs, mûrit le matérialisme, nous le devons, afin de protéger et d'utiliser ces jeunes pousses.

Traduit du russe par Marie-Laure Bouvier et Hélène Menegaldo

7. Programme que Luria réalise la même année, en 1925, en contribuant par un essai intitulé « La psychanalyse comme système de psychologie moniste » à l'ouvrage *Psychologie et marxisme* publié aux éditions d'État. Dans sa biographie parue en français sous le titre *Itinéraires d'un psychologue* (Moscou, éd. du Progrès, 1985), Luria écrit : « La psychanalyse pouvait, me semblait-il, constituer la base d'une psychologie scientifique réelle, qui aiderait à surmonter les différences entre les approches nomothétiques et idiographiques. » (p. 21)